

# Tuktuq

## Les chemins de traverse

Jean-Philippe Desrochers

---

Numéro 308, juin 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2017). Compte rendu de [Tuktuq : les chemins de traverse]. *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 34–34.

# Tuktuq

## Les chemins de traverse

Lauréat du Prix Communications et société au plus récent Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, **Tuktuq** est un récit qui émane d'une démarche éminemment personnelle. Le film est en parfaite continuité avec **Tout va mieux**, court métrage d'une grande beauté, composé de plans de nature et de la voix off d'une jeune fille, qu'Aubert a tourné à la même époque. Il confirme à nouveau — et peut-être plus que jamais auparavant —, à quel point le cinéaste est un « véritable poète de l'image »<sup>1</sup>.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS



Un côté impressionniste

Créateur polyvalent, à la fois acteur, réalisateur, poète et parolier, Robin Aubert n'a de cesse de provoquer et de surprendre, sans jamais tomber dans la facilité. Dans la filmographie atypique du cinéaste, **Tuktuq** rappelle surtout **À quelle heure le train pour nulle part**, long métrage à très faible budget tourné en Inde en 2009. **Tuktuq** est d'ailleurs le deuxième volet d'un projet de cycle dédié aux cinq continents. Mais ce que cette plus récente offrande perd en expérimentation par rapport à son prédécesseur, elle le gagne en maturité. Le film s'ouvre alors que la caméra, posée au ras du sol, filme les pieds d'une foule de marcheurs qui avancent comme d'un seul et même pas. Le contexte est ainsi donné : nous sommes en pleine grève étudiante du printemps 2012, époque qui concorde avec le lancement du Plan Nord par le gouvernement libéral provincial. Outre ce prologue et les images du protagoniste à la chasse, **Tuktuq** est composé principalement d'une succession de plans, pour la plupart fixes, qui s'attardent à la nature et au sol rocaillieux du Nunavik, à ses habitants et à ses bêtes, de même qu'aux divers objets qu'on y abandonne. Les riches compositions visuelles du film prouvent hors de tout doute le grand talent de cadreur d'Aubert, qui tient lui-même la caméra, à l'image de son personnage / alter ego.

Teintées d'un humour mordant et pleines d'ironie, les conversations téléphoniques en voix off avec le sous-ministre amènent une dimension plus fictionnelle au film. Porté par la voix du cinéaste Robert Morin (manifestement une inspiration pour Aubert), ce personnage truculent de politicien affairiste convient

parfaitement au ton et à l'univers décapants de l'auteur de **Yes Sir! Madame...** À l'écran, le personnage de Martin n'entre que très peu en contact avec les gens qu'il filme. Or, on sent une adhésion totale, une fascination du caméraman pour les paysages nordiques et les coutumes de ce peuple autochtone. Aubert laisse les images, qui sont très fortes malgré — et en raison de — leur côté impressionniste, parler à sa place. Toujours à bonne distance de leurs sujets, ses images s'approchent du réel, tout en évitant habilement le pathos, voire le misérabilisme, qu'un documentaire classique ou télévisuel sur la condition autochtone québécoise aurait mis de l'avant.

L'œuvre se conclut sur un panoramique qui découvre un lac paisible et l'horizon qui se profile derrière. Il s'agit du premier mouvement de caméra élaboré du film. La forme est ici en parfaite adéquation avec le propos. Car **Tuktuq** est le récit d'une transformation, d'une prise de conscience d'abord personnelle, puis politique (au sens large). Il appelle à sortir de l'immobilisme, du confort de nos vies rangées, pour aller à la découverte de l'autre... et à la découverte de soi-même. Si le protagoniste semble faire la paix avec son ex-copine et renouer avec son fils en partageant une partie de chasse avec lui à la fin du film, on peut se demander, en extrapolant et à juste titre, où en est la prise de conscience collective amorcée par les Québécois, cinq ans après l'élan que fut le « printemps érable ». En 2014, dans son recueil *El beso del amor*, Aubert affirmait sans détour, au début d'un court poème composé de quatre vers : « J'aimerais tant faire un film / Qui parle de la beauté du monde ». On peut dire qu'avec **Tuktuq**, le cinéaste atteint ce noble objectif. Gageons qu'il n'a pas fini de filmer la beauté aride du monde et ses travers, d'émouvoir le spectateur attentif et patient et d'ébranler nos certitudes et notre indifférence collective.

★★★★

<sup>1</sup>C'est ainsi que l'on qualifie Aubert sur la quatrième de couverture de son premier recueil de poèmes, *Entre la ville et l'écorce*, paru aux éditions L'Oie de Cravan, en 2011.

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 33 – **Réal. :** Robin Aubert – **Scén. :** Robin Aubert – **Images :** Robin Aubert – **Mont. :** Robin Aubert – **Mus. :** Pilou et René Lussier – **Int. :** Robin Aubert (Martin), Robert Morin, Brigitte Poupart, Minnie Arngak – **Prod. :** Robin Aubert – **Dist. :** K-Films Amérique.